

## Notes sur le poème et la prière

Éric Latendresse

Volume 41, Number 1 (241), February 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32135ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Latendresse, É. (1999). Notes sur le poème et la prière. *Liberté*, 41(1), 34–37.

---

ÉRIC LATENDRESSE

## NOTES SUR LE POÈME ET LA PRIÈRE

*Poetry is a superior amusement. I do not mean an amusement for superior people. I call it an amusement, an amusement pour distraire les honnêtes gens, not because that is a true definition, but because if you call it anything else you are likely to call it something more false. If we think of the nature of amusement, then poetry is not amusing; but if we think of anything else that poetry may seem to be, we are led into far greater difficulties.*

T.S. Eliot, *The Sacred Wood*,  
préface à l'édition de 1928

Bien que cette lucidité puisse connoter un désenchantement, je ne connais pas de jugement plus sévère. Il dérange les lecteurs confortables, présentant un problème qui nécessite d'être compris plutôt que répertorié. Un nœud. On ne peut d'abord que le constater, sans plus. Mais voilà : le mérite de cette question est de mettre en doute la bonne foi du lecteur, de tout lecteur de poésie, et de nous faire glisser vers l'interrogation centrale. Je la pose sans dévoyer. Que vaut un poème ? Peut-être devrais-je dire : que vaut un poème main-

tenant, en comparaison avec ce qu'il valait il y a cinquante, cent ou mille ans, ici ou ailleurs, mais je ne ferais que retarder la question gênante, inévitable: que vaut-il, tel quel, écrit ou lu? ... tant avant tout un lecteur confortable, je me résigne à croire que la question ne se pose pas, du moins pas directement. Je me demande plutôt si le poème ressemble à autre chose qui possède «de la valeur». Car le vieux créneau de l'inutilité ne suffit plus — à supposer qu'il ait déjà suffi — pour déterminer la place de la poésie. Il y a plus. D'ailleurs les parallèles ne manquent pas: publicité, roman, chanson et peinture, parmi les plus connus. Il existe un autre tracé, moins visible celui-là, et que l'on me reprochera peut-être de vouloir suivre; c'est celui qui lie la prière et le poème. J'avoue peu connaître les théories sur la prière, ou la science qu'on a tenté d'en tirer. Néanmoins, je sais ce qu'elle vaut: sûrement plus que ce qu'on peut en dire, et en ce sens elle partage déjà beaucoup avec le poème.

\*

Il existe des lieux privilégiés. *Écouter* et *lire* ne sont pas synonymes; *parler* et *écrire* non plus. Une autre question gênante, celle du rapprochement entre ces pôles. La voix du lecteur module toujours le poème récité. Elle s'impose, exige une attention totale. La voix demande à être reconnue. Inévitablement, l'effort produit pour écouter me divertit du poème à entendre, et la concentration faiblit. Dans le pire scénario, le texte devient spectaculaire: musique, chant d'accompagnement, danse, etc. L'ennui s'installe, je pense au temps qu'il fait dehors. Aussi, quand je l'écoute au lieu de le lire, le poème semble moins bon. Serait-ce parce que je ne peux y revenir? Prier par écrit ne me paraît pas plus convaincant. Je me demande dans ce cas qui est le destinataire, je me demande s'il est possible d'adresser une prière à un lecteur. Si j'écris, je désire qu'on me lise; je ne

veux pas que l'on m'écoute. Il me semble que le poème gagne à être lu plutôt qu'écouté, et la prière à être dite plutôt qu'écrite. À la limite le poème prononcé est peut-être une parole perdue, un assemblage de mots gaspillés.

\*

Je ne perçois aucune similarité importante entre poème et prière, sauf celle de la valeur. Certains diront qu'il y a aussi le but. Dans sa demande, une prière ne rate jamais la cible. Il lui suffit de rester sincère; la réussite est certaine. Je ne parle pas d'efficacité ou de rendement. Prier est un moyen, une direction précise donnée à la parole. Prier se place dans un angle certain. En comparaison, un poème cherche le milieu de ce qu'il nomme. Ici la sincérité ouvre la voie sans toutefois garantir la réussite ou l'aboutissement. Le poète vise toute forme de nœuds, espérant en désigner chaque fois le centre. Considérer, à partir de là, que le poème n'est pas une prière, et qu'il n'en possède pas l'objectivité, me paraît être une attitude honnête. Quant au cas de la prière ayant des prétentions poétiques, cas étrange et plutôt rare, mais qu'il demeure possible de lire ou d'entendre, je relève inmanquablement une inaptitude à aller droit au but. Il me semble ainsi qu'à trop vouloir rapprocher ces deux types de parole, il n'y a plus d'orientation qui subsiste et que même le milieu se désagrège.

\*

Je note le traditionnel recours à l'étymologie qui tend à faire de la poésie une prière païenne, une prière drapée dans ses propres incantations. Les Romains employaient le terme *vates* pour désigner tant le prophète que le poète. Le « pouvoir des mots ». L'enchantement. Cela me fait penser à de la charlatanerie. Je ne comprends pas le goût répandu pour la voyance, la prophétie ou la divination. Comment évaluer la parole sortie d'un grimoire, ou que

---

l'on présente comme telle ? À supposer que le sacré puisse être contenu, je suis prêt à admettre qu'une publicité en possède autant qu'un poème. Ce n'est pas l'inclusion de mots comme « Esprit » ou « Dieu », par exemple, qui crée l'enflure ; je parle de la prétention à donner aux mots la même résonance que s'il s'agissait d'une prière. Sous cet angle, le nœud apparaît encore plus imposant, et j'imagine mal quel enchantement pourrait le défaire.